



HAL
open science

Rose Ausländer: un rossignol aphone

Sabine Aussenac

► **To cite this version:**

Sabine Aussenac. Rose Ausländer: un rossignol aphone. *Mémoire et indicible: la question du trauma individuel dans les arts contemporains*, ILCEA4, Apr 2023, Grenoble, France. hal-04268815

HAL Id: hal-04268815

<https://hal.science/hal-04268815>

Submitted on 2 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Rose Ausländer : un rossignol aphone

Communication présentée au colloque *Mémoire et indicible : la question du trauma individuel dans les arts contemporains*, à l'ILCEA4, Grenoble, le 6 avril 2023.

On la surnomme le rossignol de la Bucovine. Lorsqu'éclate la guerre, Rose Ausländer, née à Czernowitz en 1901, a déjà écrit et publié de nombreux poèmes en langue allemande, puisque Czernowitz, aujourd'hui en Ukraine, faisait à l'époque partie de l'Autriche-Hongrie avant de basculer sous domination roumaine à la fin de la première guerre mondiale. La poétesse va connaître le terrible épisode de la Shoah par balles, lorsque la population juive de « la petite Vienne » est décimée et que des milliers de juifs sont exterminés sur les rives du Pruth, puis elle survivra dans le ghetto, avant d'oser l'exil aux États-Unis, depuis Bucarest où elle s'était réfugiée, en passant par Marseille, en septembre 1946. Helmut Braun, le découvreur, éditeur et ami de la poétesse, qui est aussi le dépositaire du fonds Ausländer et le responsable de la très dynamique Société Rose Ausländer, m'a confié que cette période avait laissé des séquelles indélébiles, aussi bien mentales que physiologiques, sur la poétesse.

Jusqu'en 1956, Rose Ausländer sera incapable d'écrire le moindre vers en langue allemande, cette langue devenue celle « des bourreaux ». Son traumatisme passe en effet par le langage, par cette incapacité du dire en allemand, alors même qu'elle continue à s'exprimer en poésie, mais en anglais. En ce sens, le rossignol de la Bucovine est aphone, il a perdu ce qui fondait son chant. Si nous n'hésitons pas à parler de trauma individuel en rapport avec la Shoah, c'est parce qu'en mémoire des millions de victimes, il convient précisément de les réhumaniser en leur accordant leur individualité que le génocide a voulu nier. Ainsi, dans la série documentaire « Les Derniers », Sophie Nahum est allée à la rencontre d'anciens déportés pour recueillir leur parole. À travers de brefs portraits diffusés sur un site et sur les réseaux sociaux se dessine une sorte de panorama collectif de ce que fut la déportation. Un film documentaire est d'ailleurs aussi en préparation en Allemagne autour de Rose Ausländer.

La rencontre d'une poétesse américaine, Marianne Moore¹, sera le catalyseur qui aidera Rose Ausländer à renouer avec l'expression en langue allemande. S'en suivront des milliers de poèmes, une rupture stylistique avec une poésie qui était autrefois un peu parnassienne, et surtout un travail permanent d'anamnèse poétique autour du trauma individuel et du traumatisme collectif de la Shoah et de la perte de son pays natal et d'une mère aimée.

Nous tenterons de démontrer comment la poétesse est passée du silence de l'indicible au travail de mémoire, jusqu'à dépasser le trauma dans une résilience exemplaire qui fait de son œuvre l'une des voix majeures de la poésie allemande du vingtième siècle.

1 La langue allemande, langue première de la poésie ausländerienne

Ein Hauch, der sich zu Tönen weitet

Ein Licht, das sich in Klang zerschlägt.

Ein Duft, der aus den Blüten läutet.

Ein Herz, in einen Laut gelegt.

Un souffle qui ricoche en nappes de sons.

Une lumière qui s'éparpille en tonalités.

Un parfum qui bruisse depuis les inflorescences.

Un cœur, bercé dans un écho.²

Dire la Shoah. Écrire la Shoah. Écrire après la Shoah. Rose Ausländer, née Rosalie Scherzer, n'a quasiment pas évoqué cette problématique dans des textes en prose ou dans des interviews. Pourtant, la césure de la Shoah sous-tend toute son œuvre, à l'instar de celle de son compatriote de la Bucovine Paul Celan. Et si Rose Ausländer a survécu au ghetto et aux persécutions, sa poésie, elle, a été au cœur d'un traumatisme fondamental dans la vie d'un

¹ Marianne Moore, (1887- 1972) , est une écrivaine et poétesse américaine qui fut très proche de Rose Ausländer. En 2019, une exposition a été consacrée à l'amitié entre les deux femmes à Düsseldorf, lors de la sortie de l'ouvrage de Helmut Braun, « Liebstes Fräulein Moore - Beautiful Rose: Rose Ausländer und Marianne Moor ».

² Ausländer, R., *Wir ziehen mit den dunklen Flüssen.* (« Nous allons avec les fleuves noirs »). Gedichte 1927-1947, Francfort-sur-le-Main, Fischer Taschenbuch Verlag, Éditions Fischer de poche, 1993, p. 51.

écrivain : en effet, de la fin de la seconde guerre mondiale à 1956, la poétesse n'écrira plus un seul vers en langue allemande.

Pour appréhender l'ampleur de ce silence, il faut d'abord brosser le tableau de l'univers culturel et sociologique qui accueillait l'existence de la famille Scherzer au cœur de cette Bucovine idyllique. Dans cette cité creuset de cultures se bouscuaient bien des langues en joyeuse polyphonie babélique : dans la famille Scherzer, on pratiquait essentiellement le yiddish puisque Sigmund Scherzer, le père de Rose, avait grandi à la cour du « Wunderrabbi » (un terme issu de la tradition ashkénaze que l'on pourrait traduire par « rabbin faiseur de miracles ») de Sadagora, non loin de Czernowitz, mais aussi l'allemand, car la mère de Rose venait de Berlin. Et l'on pouvait aussi entendre, bien entendu, l'hébreu, langue de la religion et des cultes ; enfin, dans la ville, du roumain, puisque la Bucovine avait été attribuée à la Roumanie au terme de la première guerre mondiale, et que le roumain y était devenu la langue administrative.

Cilly Helfrich, l'une des biographes de la poétesse, évoque ainsi l'expérience de l'écrivain Manès Sperber qui, lors de son enfance passée en Bucovine sur les rives du fleuve Pruth, appréhende le monde suivant cette focale du plurilinguisme qui semble habiter Czernowitz avec la force mystérieuse d'un clinamen :

Il devait « s'accommoder sans cesse entre l'ukrainien et le polonais, le yiddish, l'hébreu et l'allemand. (...) Wasser, Woda, Majim signifiaient la même chose, de même que aqua, eau et water. » Mais il « se rendit bientôt compte que dans chacun de ces mots s'élançait quelque chose qui ne se trouvait peut-être pas vraiment en son cœur, mais qui était appelé, dénommé par ce mot. » Et la conclusion de l'écrivain nous plonge dans l'essence même de la fabuleuse diversité sémantique : « Aujourd'hui encore, la Woda slave est pour moi un liquide que l'on puise dans le puits, la Majim hébraïque jaillit d'une source, tandis que le Wasser allemand coule du robinet.³

Dans la cité cosmopolite de Czernowitz où se croisaient tant de communautés diverses, la jeune Rosalie Scherzer avait grandi à la fois dans le giron de sa communauté juive, mais aussi en tant que sujet de la monarchie austro-hongroise, fréquentant d'abord les écoles de Czernowitz dans lesquelles l'enseignement était prodigué en langue allemande, puis un lycée de Vienne, où elle se passionna notamment pour la philosophie de Constantin Brunner. L'allemand était

³ Helfrich, C. *Es ist ein Aschensommer in der Welt: Rose Ausländer: Biografie*, 1995, Quadriga Verlag.

donc à la fois l'une des langues familiales, la langue de l'étude, et la langue de cœur que la jeune poétesse s'était choisie, celle qu'elle associait à sa terre natale, à sa patrie de cœur.

Pour comprendre le lien vernaculaire et essentiel qui la rattache à sa ville natale, il faut entendre la poétesse évoquer, dans un essai de 1971, Czernowitz, accordant à cette ville le statut d'une véritable genèse intrinsèquement liée à son écriture :

«Pourquoi j'écris ? Peut-être parce que je suis venue au monde à Czernowitz, parce que le monde est venu à moi à Czernowitz. Ce paysage si particulier. Ces personnes si particulières. L'air était gorgé de contes et de légendes, on les absorbait en respirant. Czernowitz, la quadrilingue, était une ville des muses abritant de nombreux artistes, poètes, amateurs d'art, de littérature et de philosophie. La ville d'adoption du magnifique fabuliste yiddish Elieser Steinberg. Elle a vu naître Itzik Manger, le plus éminent poète yiddish, ainsi que deux générations de poètes germanophones. Le cadet parmi eux et le plus important était Paul Celan, l'aîné était Alfred Margul-Sperber, mort à Bucarest en 1968 à l'âge de soixante-neuf ans, un poète et traducteur vénéré tant en Roumanie qu'en RDA. C'est lui qui me découvrit et qui compila mon premier livre de poésie publié en 1939 à Czernowitz sous le titre « L'Arc-en-ciel ⁴ ».

Pourtant, c'est aux États-Unis, où la jeune femme a été contrainte d'émigrer pour des raisons économiques dès 1920, que paraîtront ses premiers textes poétiques, rédigés en allemand. En effet, à la mort de son père, la famille s'était retrouvée fort démunie, et Rose deviendra tout d'abord rédactrice dans deux gazettes de Minneapolis, où paraîtront aussi ses premiers textes, avant de travailler comme employée de banque à New York. Plusieurs allers retours en transatlantique plus tard, la jeune femme atteindra une première célébrité et des millions de lecteurs grâce à ses parutions en langue allemande dans la revue *Vorwärts* et dans la *New Yorker Volkszeitung*, avant la parution de ce premier recueil, *L'arc-en-ciel*, en 1939, à Czernowitz.

Cette langue allemande avait de plus joué depuis longtemps le rôle d'une langue d'assimilation communautaire, puisque l'administration autrichienne avait poursuivi sa politique hégémonique de germanisation au sein de son royaume dès la fin du XVIII^e siècle. On avait implanté un peu partout des colonies germanophones et on avait autorisé et même

⁴ Ausländer, R., *Alles kann Motiv sein* (1971), Tout peut servir de motif, E. Antonnikov, (trad.), Genève, Éditions Héros-Limite, 2012, p.93.

encouragé des juifs parlant l'allemand à venir s'installer en Bucovine. Ainsi, les communautés juives de l'empire austro-hongrois ont appris et transmis l'allemand, et ce dans le sens d'un métissage allant dans le sens de cette assimilation, comme le remarque Astrid Starck-Adler :

Cette prérogative de l'allemand n'était pas nouvelle. Elle allait dans le sens des Lumières juives, la Haskalah, qui, à la fin du XVIII^e siècle, avait prôné l'émancipation du yiddish jugé obscurantiste pour l'assimilation à l'allemand reconnu, à côté de l'hébreu, comme langue de culture. La traduction en allemand de la Bible par le philosophe Moses Mendelssohn parut en caractères hébraïques.⁵

Rose Ausländer, en écrivant en allemand, s'inscrit donc dans un héritage culturel riche et essentiel à ses yeux. Sa poésie, dès ses poèmes de jeunesse, baigne dans des références culturelles à cette langue et à cette culture qu'elle aime et admire. Ses premiers textes, qu'ils fassent partie du recueil *L'arc-en-ciel* ou de son cycle de poèmes sur New-York, ou encore des nombreuses publications dans des revues et périodiques, sont d'ailleurs rédigés dans une langue tantôt parnassienne, tantôt plus proche de la stylistique expressionniste et dénotent d'une influence certaine de grands noms de la poésie allemande et autrichienne. Un œil averti reconnaît aisément les accents, les thématiques et les leitmotifs de Goethe, Eichendorff, Heine ou Rilke. Que ce soit dans le choix de la métrique ou dans les métaphores et kyrielles d'images, la poétesse s'inscrit dans un héritage lyrique profondément ancré dans cette âme allemande qu'elle chante en évoquant en filigrane la fleur bleue de Novalis ou l'automne rilkéen. Ainsi, dans ses poèmes „ Auf dem Gipfel ” (« Sur le sommet ») et „ Da werden unsre Herzen klein ” (« Là où nos cœurs deviennent infimes »), on reconnaît immédiatement l'allusion à l'un des textes les plus connus de Joseph von Eichendorff, „ Mondnacht” (« Nuit de lune »), avec ces images d'une nature bienveillante englobant l'Homme en son sein.

L'arrachement à cette langue allemande, la langue du pays des penseurs et des philosophes devenu celle des bourreaux, sera d'autant plus violent pour la poétesse qu'il ira de pair avec un arrachement définitif à sa patrie.

2 « Alors nous fîmes sépulture au soleil »

Sie kamen

⁵ Starck-Adler, A., « Multiculturalisme et multilinguisme à Czernowitz. L'exemple d'Itzik Manger ». *Études Germaniques*, 2007, p. 245, 121-132. <https://doi.org/10.3917/eger.245.0119>

mit scharfen Fahnen und Pistolen
schossen alle Sterne und den Mond ab
damit kein Licht uns bliebe
damit kein Licht uns liebe.
Da begruben wir die Sonne
Es war eine unendliche Sonnenfinsternis⁶

Ils vinrent
avec des drapeaux aiguisés et des pistolets
exécutant toutes les étoiles et la lune
afin qu'aucune lumière ne nous demeure
afin qu'aucune lumière ne nous aime.
Alors nous fîmes sépulture au soleil
Son éclipse devint éternité

En effet, la poétesse va subir dans sa chair les barbaries nazies et perdra, de longues années durant, ce rapport ontologique qui la liait à la langue et à la culture allemandes. Car la langue de sa poésie était devenue celle de la barbarie absolue.

Éternité d'une langue morte, de cette langue brune qui donnait l'ordre de mort, qui soudain ne pouvait plus exprimer les lilas de l'enfance ni les méandres du Pruth se confondant avec les circonvolutions de la Morariusgasse natale, éternité d'une rupture définitive entre l'être stellaire de la poétesse et le néant de la Shoah. La poétesse énucléée, mise au ban de toute vie, prononce voeu de silence, son inspiration ne pouvant plus sourdre depuis la béance génocidaire.⁷

⁶ Ausländer, R., „Damit kein Licht uns liebe“, « Afin qu'aucune lumière ne nous aime », in *Die Sichel mäht die Zeit zu Heu. Gedichte 1957–1965*, S. Fischer Verlag, Frankfurt a.M. 1985, cité d'après H. H. Braun (ed.), *Frankfort-sur-le-Main, Éditions Fischer*, 2001, p. 129.

⁷ Aussenac, S., *Rose Ausländer, une grande voix juive de la Bucovine*, éditions Le Bord de l'Eau, 2022, Lormont, p. 145.

La question qui se pose alors à elle, et celle que nous voulons approcher, est bien celle de savoir comment parler d'un événement quand celui-ci a quasiment pris possession d'un individu sans que l'individu n'arrive à le comprendre? Cette problématique du continuum d'un dire, d'un comprendre et d'un écrire en allemand semble relever d'emblée d'une aporie, puisque Rose Ausländer et de nombreux autres écrivains juifs se sont retrouvés confrontés à cet ultimatum verbal : accepter de poursuivre la fréquentation de la langue allemande aurait signifié tout simplement la trahison ultime, l'offense absolue aux millions de victimes de la Shoah. Cette dernière, vécue pour les survivants parfois dans leur chair, et toujours dans leur être, symbolisait aussi l'incompréhension définitive de cette période qui avait envahi leurs vies et survies, les dépossédant de tout, et surtout de réponses.

Car même si la poésie a eu encore droit de séjour dans le ghetto de Czernowitz, puisque nous possédons par exemple des récits faisant état de rencontres poétiques entre Rose Ausländer et Paul Celan au cœur même du ghetto, lorsque les deux poètes participaient à des lectures clandestines, la réalité a très vite rattrapé la jeune femme qui, après une vie d'ouverture internationale, s'est retrouvée prisonnière d'un lieu enclos et étouffant, en proie aux privations et témoin de nombreuses exactions. La poétesse décrira ce non-monde ainsi :

Meine Haut

Tätowiert

mit verworrenen Zeichen

Nachts

liege ich in einer Urne

da wohnt die verbrannte Welt

Ma peau

tatouée

de signes désorientés

La nuit

je suis couchée dans une urne

*c'est là que vit le monde calciné*⁸

De fait Rose, qui se trouvait en sécurité à New York, est rentrée en Bucovine pour demeurer aux cotés de sa mère. Les deux femmes vont se retrouver au cœur de l'un des mécanismes de mort institués par les autorités national-socialistes, échappant de peu à cette Shoah par balles de sinistre mémoire, dont Czernowitz fut l'un des épacentres. L'étau s'était en effet très vite resserré autour de la communauté juive. Le 28 juin 1940, les troupes soviétiques avaient envahi le nord de la Bucovine et Czernowitz. S'ensuivront des exactions et la déportation d'environ cinq mille habitants de la ville vers les camps de Sibérie. Un an plus tard, le 4 juillet 1941, les Soviétiques ont fui devant l'avancée des troupes allemandes et roumaines qui, dès le 5 juillet, s'installent à Czernowitz : ce sera le début des pogroms, lorsque le 6 juillet les SS prennent les rênes des opérations.

Très vite les rafles, les exécutions de masse et les viols se succédèrent. Avec entre autres des simulacres de procès envers des centaines de notables juifs assassinés. L'empreinte indélébile de ces heures sombres qui se comptent en années laisseront Rose Ausländer, (témoin de l'acharnement de la soldatesque nazie mais aussi roumaine envers son peuple) exsangue, muette en poésie et à jamais marquée par cette appartenance à la communauté juive martyrisée : « en un mois pas moins de trois mille juifs seront assassinés, la plupart du temps sur les rives du fleuve, tandis que se poursuivent rafles et cruautés visant à l'anéantissement de toute la communauté. Une stèle recouverte d'herbe située au bord du Pruth rappelle aujourd'hui cet épisode, ainsi qu'une immense fosse commune dans le cimetière juif.⁹ »

Pour la jeune femme adviendra ensuite le temps de l'exil. Dès la fin de la guerre elle partira vers la Roumanie, puis aux USA, faisant encore des allers-retours vers l'Europe mais ne pouvant rendre un dernier hommage à sa mère décédée en Bucovine, avant de s'installer plus tard à Vienne, puis à Düsseldorf où elle résidera jusqu'à sa mort en 1988. Michel Lemercier dépeindra ainsi cette errance :

⁸ Ausländer, R., „Spannung“, «Tension», Gesammelte Werke, III, p.232.

⁹ Aussenac, S., op.cit., cf note 6, p. 60.

« Elle connut une errance de destin de type chrono-biographique, structurel et ethno-mosaïque. Et une errance de vocation de type poétique, onirique et utopique. ¹⁰»

C'est dans cette errance du second type que va s'inscrire, dix années durant, cette incapacité complète à écrire de la poésie en langue allemande, cette amnésie linguistique se faisant le contrepoint du trauma vécu par la jeune femme lors des paroxysmes de ce que l'on nomme aussi l'Holocauste de Transnistrie. La perte du passé, inéluctable, va de pair avec l'oubli volontaire et/ou inconscient de la langue-mère. À de multiples errances géographiques vont s'ajouter ces aveuglements langagiers, ce mutisme en langue germanique de la poétesse devenue orpheline de ses propres mots : celle que l'on surnommait le « rossignol de la Bucovine » est devenue ce rossignol orphelin et aphone. Et dans le nomansland de la langue suffoquée, elle n'arrivera plus à s'approprier ce qui pourtant la fondait, faisait d'elle une *poétesse de langue allemande*. Cette langue qui repose à présent dans ce que Rose Ausländer va nommer « le pays sans nom ».

Zwischen Schneeglocken

und Schneeschmelze

blinkt eine Sphäre

unerschaffener Worte

Zwischen nichthier und nichtdort

ruht das ungenannte vorgekannte Land

Entre perce-neige

et neige fondant au redoux

scintille une sphère

de mots en orbite de création

Entre le non ici et le non là

repose le pays sans nom que l'on connaissait autrefois ¹¹

¹⁰ Lemerrier, M., *Rose Ausländer Contributions à l'étude de sa vie et de son œuvre*, bf éditions, Strasbourg, 2005, p. 44.

Car la langue de Hölderlin et Goethe est devenue celle des bourreaux et repose dans un néant innommable. Toutes choses égales, ce mutisme poétique ausländerien se rapproche de l'aphonie survenant après de lourds traumatismes : cette forme d'aphonie, à ne pas confondre avec l'aphasie, que l'on rencontre souvent chez des victimes ayant perdu l'usage de la parole après des événements violents. On peut aussi constater que chez de nombreux survivants de la Shoah, en cette époque où l'on se savait ou ne voulait pas traiter les états de stress post-traumatiques, il n'est pas rare que l'intensité des événements vécus ait provoqué une hypermnésie sur le plan émotionnel tout en entravant la mémoire épisodique, celle qui aurait permis de conscientiser et de verbaliser l'horreur. C'est ainsi que de très nombreux survivants ont été incapables de parler, parfois jusqu'à la fin de leur vie, de la période génocidaire, tandis que d'autres n'ont commencé à témoigner que très tard, à l'instar de Ginette Kolinka qui n'a transmis la Shoah qu'à partir de l'année 2000.

Rose Ausländer aura mis moins longtemps à rompre le silence, ce silence qui faisait d'elle une poétesse amputée d'une partie de ses richesses et de son passé, ce « silence de l'indicible ».

3 « *The illumined dark* », « *le noir illuminé* »

This word

Small but whole

in your hand

hold

Your jewel is night. (...)

The giving

the holding

the dark dark

¹¹ Ausländer, R., „Zwischenwelt“, «Entre-deux mondes», in G.W., II, p. 36.

the illumined dark.

Ce mot

bref mais entier

en ta main

tenu

Ton joyau c'est la nuit (...)

Donner

tenir

le noir sombre

le noir illuminé.

Cependant, depuis cet outrenoir, Rose Ausländer va cependant rencontrer celle qu'elle nomma malicieusement sa « muse anglaise », et qui lui permit de survivre en poésie lors de ses années de disette langagière allemande. Après deux années de silence poétique absolu, elle se surprendra elle-même en rédigeant soudain, à partir de 1946, des vers en langue anglaise, d'une part aiguillonnée par la fréquentation de cercles culturels américains, et d'autre part sans doute, d'après les dires de son biographe et éditeur Helmut Braun, afin tout simplement de pouvoir être publiée outre-Atlantique. Elle a aussi remodelé entièrement son écriture, abandonnant la rime et la métrique au profit d'un phrasé plus syncopé et d'une poésie résolument contemporaine, qui, au fil des ans, se fera de plus en plus épurée. Il semblerait que les lumières de la Grosse Pomme aient su, du fond de la douleur, transcender quelque peu les atrocités vécues par la poétesse.

Grâce au maniement de la langue anglaise, elle va plonger à nouveau dans l'écriture, dans une langue délivrée, allégée des carcans assez réducteurs de son lyrisme de jeunesse. Libérée de ce poids stylistique, de l'enfermement de la rime et des rets typographiques de la ponctuation, elle touchera à l'intime, au cœur même du mot, se faisant limpide. Elle disparaît derrière le

mot primat et substrat de cette nouvelle langue cristalline, éthérée et pourtant si pleine de sens. La langue anglaise lui sera terre neuve et renaissance, jusqu'à la rencontre décisive avec la poétesse américaine Marianne Moore, avec laquelle Rose Ausländer échangera de multiples lettres. Inspirée par les conseils de son amie, Rose, qui avait déjà fréquenté assidument les écrivains américains tels que E. E. Cummings ou T. S. Elliot, découvrant ainsi des audaces stylistiques et le vers non rimé, osera donc après dix ans de silence renouer avec l'usage de l'allemand, mais avec un allemand neuf, terre linguistique vierge des noirceurs.

Elle écrira bien sûr autour de différentes thématiques, mais, peu à peu, elle parviendra aussi à évoquer les blessures profondes vécues par sa communauté et par elle-même. Elle va, au fil des ans, réussir à remettre des mots sur l'absence, à recoloriser sa mémoire souillée, à évoquer le traumatisme, les traumatismes de la Shoah. Alain Cozic évoque cette remémoration en affirmant l'ontologique césure génocidaire :

Remémoration des plus subjectives d'une existence personnelle, cette poésie naît sur un substrat tragique. Au début est l'épreuve endurée. Comment Rose Ausländer perçoit-elle et évoque-t-elle dans ses poèmes cet événement initial déterminant ? Elle le mesure à l'aune de ce qu'elle a perdu, de ce qui n'est plus et qu'il convient de retrouver par l'écriture. Cet événement initial, à nul autre comparable, est décrit par la poétesse, pour ce qui est de sa vie et plus généralement de l'histoire de la Bucovine, de l'Histoire, comme une rupture, une césure irrémédiable dans le continuum temporel. Il y a eu un temps avant, qui ne sera plus. Ce basculement essentiel de l'Histoire qui est pour Rose Ausländer fracture existentielle sera évoqué avec d'autant plus de force qu'il est perçu par effet de contraste avec ce qui a précédé¹².

Et c'est justement en s'ouvrant à nouveau au Verbe allemand que la poétesse va transcender le trauma et se réconcilier avec son être ancien.

Mein Vaterland ist tot

sie haben es begraben

im Feuer

Ich lebe

In meinem Mutterland

¹² Cozic, A., « La poésie de Rose Ausländer : exorcisation du traumatisme ou exil irrémédiable ? ». In: *Cahiers d'Études Germaniques*, numéro 57, 2009/2. Le thème de l'après-coup (*Nachträglichkeit*) dans l'interprétation de phénomènes philosophiques, historiques, littéraires et artistiques, pp. 123-136.

Wort

Ma patrie est morte

ils l'ont enterrée

dans le feu

Je vis

dans ma patrie

*le mot*¹³

Elie Wiesel avait ainsi comparé l'écriture à une *matzeva*, c'est-à-dire à « une pierre tombale invisible, érigée à la mémoire des morts sans sépulture¹⁴. » La parole poétique du poète témoin devient fonction mémorielle, fusionnant avec la fonction rituelle. Les procédés mnémoniques de transmission vont devenir *Mitsva* poétologique :

« De la Shoah, Poète, tu te souviendras. »

Car Rose Ausländer, en retrouvant l'usage poétologique de la langue allemande, va aussi thématiquer ces années de peste brune. Cependant, ses textes ne seront pas des urnes funéraires, mais des re-naissances résolument tournées vers la vie, l'anamnèse de son Devoir de Mémoire se couplant à un processus de résilience et de réconciliation avec l'Humain. Et en recouvrant l'usage du dire en allemand, la poétesse se libèrera aussi du joug stylistique qui l'enfermait pour inventer une langue neuve et épurée qui constituera sa caractéristique.

Pourtant, elle reviendra à la langue allemande, vers cette Ithaque retrouvée et délivrée. En plongeant au cœur même de la tourmente, en travaillant sur cette écriture qui la porte, en se colletant avec celle qui lui était devenue étrangère, elle dépassera le simple descriptif des écrits testimoniaux dédiés à l'Holocauste pour atteindre l'humain, tout en transcendant les encoissements parnassiens de sa jeunesse¹⁵.

C'est ainsi que l'on peut affirmer que l'art, sous la forme de l'écriture en poésie, a permis à cette survivante de dépasser l'indicible et les blessures pour renaître et reprendre place dans la

¹³ Ausländer, R., „Mutterland“, «Matrie», in *Gedichte*, *op. cit.*

¹⁴ Wiesel, É., *Le chant des morts*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 15.

¹⁵ Aussenac, S, *op.cit.*, cf note 6, p. 145.

chorégraphie humaine. Sa poésie fait aujourd'hui l'unanimité outre-Rhin, où elle est considérée comme l'une des voix majeures de la littérature du vingtième siècle ; elle est étudiée dans les écoles, traduite en de multiples langues, et certains de ses textes figurent même dans différents psautiers luthériens, tant cette passeuse de vie et de lumière symbolise l'Humain. Il conviendrait enfin d'affirmer le pouvoir de l'art et, particulièrement de la poésie, face aux forces de la barbarie ; aujourd'hui encore, dans Czernowitz en proie à la guerre en Ukraine, des poètes se réunissent dans le Centre Culturel Paul Celan et diffusent leurs œuvres via les réseaux sociaux, leurs voix résolument contre celle des armes... Car écrire, selon une phrase souvent citée de Rose Ausländer, c'est vivre. Survivre : *Schreiben war leben. Überleben.*

Die Harfe

ist mein Instrument

Ich spiele

das Lebenslied

La harpe

est mon instrument

Je joue

*la mélodie de la vie*¹⁶

¹⁶ Ausländer, R., *Die Insel Schwimmt*, in *Je compte les étoiles de mes mots (Ich zähl die Sterne meiner Worte)*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1985.

